

LAURE CONAN

PHYSIONOMIES  
DE SAINTS



MONTRÉAL  
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE  
79, rue St-Jacques  
1913

# Physionomies de saints

**Laure Conan**



**Librairie Beauchemin, Limitée, Montréal, 1913**

Exporté de Wikisource le 18/07/2017

LAURE CONAN

# PHYSIONOMIES DE SAINTS



MONTRÉAL  
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée  
79, rue St-Jacques  
1913

NIHIL OBSTAT  
13 mars 1913. C. LECOQ, Censor librorum.

IMPRIMATUR  
Montréal, 14 mars 1913.  
† PAUL, arch. de Montréal.

## TABLE DES MATIÈRES

---

Une Sainte ignorée

Saint François Solano

Sainte Zite

La Bienheureuse Imelda

Saint Isidore

Sainte Catherine de Sienne

Sainte Rose de Lima

Saint Jean de Dieu

Ce qui s'est déjà fait peut se faire encore

Le Bienheureux Luchasio

Sainte Agnès

Sainte Perpétue et sainte Félicité

Saint Jean l'Aumônier

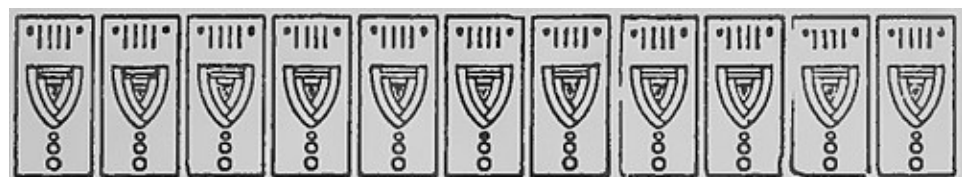
Saint Camille de Lellis

Bienheureux les miséricordieux

Les débuts d'une Sainte

La couronne de larmes

---



## UNE SAINTE IGNORÉE

---



Il y a des siècles, dans un monastère de Colmar, vivait une humble sœur converse nommée sœur Agnès.

Très silencieuse, très douce, elle se portait de préférence aux bas emplois de la maison, mais aucun travail ne l'empêchait de méditer la Passion du Sauveur et, à ce souvenir terrible et sacré, les larmes baignaient souvent son visage.

Sa compassion était si vive, si poignante, qu'elle ne pouvait regarder une croix. Devant tous les crucifix, on voyait toujours sœur Agnès fermer les yeux et baisser son voile.

C'était la seule singularité de cette humble vie vouée aux rudes travaux. Cependant, on la signala à l'attention du provincial de l'ordre, quand il fit la visite du monastère.

Le religieux reprit sœur Agnès en plein chapitre.

Un grand crucifix d'un puissant réalisme, était suspendu dans la salle.

Le Dominicain commanda à la sœur d'aller s'agenouiller devant et, voile levé, de le regarder fixement.

La religieuse obéit ; mais, à peine avait-elle fixé les yeux sur le crucifix qu'elle porta les mains à son cœur, et tomba la face

contre terre en étouffant un gémissement.

On accourut. On la releva. Mais tous les soins, pour la rappeler à la vie, furent inutiles. Elle n'avait pu regarder, sans mourir, l'image de Jésus crucifié.

On l'ensevelit à l'endroit même où elle avait rendu le dernier soupir, et l'on y éleva un monument.

Le monument restauré subsiste encore, mais le nom de cette touchante fille de saint Dominique n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Quelle route l'avait conduite au cloître ? On n'en sait rien.

Une ombre impénétrable environne cette femme idéale.

Il a plu au Seigneur Jésus de ne pas glorifier, ici-bas, celle qui l'a aimé d'un amour si vrai et si tendre. Devant l'humanité ingrate, oublieuse, il n'a pas voulu qu'elle eût d'autre gloire que la gloire de l'avoir aimé.

Elle repose dans le seul rayonnement de l'amour. Sur le monument renouvelé en 1687, le Père Massoulié, commissaire des Dominicains en Alsace, fit graver l'inscription suivante :

« Dans ce tombeau repose le corps d'une très pieuse sœur dont le nom est inconnu. Elle était forcée de détourner ses regards de l'image du crucifix, craignant de mourir sous l'étreinte de la douleur et de l'amour dont elle était saisie à la vue des plaies du Christ. Le provincial lui ordonna dans le chapitre de fixer son regard sur le crucifix et, en un instant, elle expira, tuée de douleur et d'amour, et elle fut ensevelie au même endroit ».



*(D'après les Annales Dominicaines).*





# SAINT FRANÇOIS SOLANO

(Apôtre de l'Amérique du Sud)

---

Deux ans après la fondation de Québec, François Solano, missionnaire franciscain d'une rayonnante sainteté, s'éteignait à Lima.

La capitale du Pérou s'appelait alors la Cité des Rois — *Ciudad de Los Reyes*. Elle était fabuleusement riche, effroyablement corrompue. Mais dans le cœur humain, il y a de l'incompréhensible. Et les Espagnols, qui sacrifiaient si cruellement les indigènes à leur cupidité insatiable, s'étaient pris d'enthousiasme pour le P. Solano, en qui semblait revivre l'âme tendre, enivrée du sublime Pauvre d'Assise.

Ils voulurent avoir pour protecteur celui qui, tant de fois, leur avait reproché leurs crimes, et il était à peine mort qu'on lui rendait les suprêmes honneurs. Par la main de ses chefs, Lima vint déposer son blason <sup>[1]</sup> devant le portrait de l'humble religieux, comme un hommage perpétuel, comme un signe de consécration. Cusco, Panama, Carthagène, Potosi, La Plata et beaucoup d'autres grandes villes le prirent pour patron, et l'amiral de Mandoza mit solennellement sous sa protection la flotte royale.

Tout cela se faisait avec la pompe chère à la vieille Espagne, au milieu des manifestations les plus vives de la joie populaire.

Mais ce n'est pas auprès des conquérants de ces merveilleuses contrées qu'on aime à se représenter le grand missionnaire. C'est auprès des infortunés indigènes, voués à la servitude et à la mort. François Solano fut vraiment pour eux l'envoyé de Dieu, et à travers les ombres lointaines, il apparaît entraînant ces infortunés à l'amour infini, à la joie éternelle.

Chose curieuse, même inexplicable, l'apôtre de l'Amérique du Sud est, chez nous, à peu près inconnu. Dans toute l'étendue du Canada, il n'a pas un autel. Et pourtant, il est le saint par excellence du Nouveau-Monde et Dieu l'a honoré sans mesure.

Son apostolat fut prodigieux. Le P. Solano commandait aux éléments, à la maladie, à la mort. Comme les apôtres, il eut le don des langues. Entré vivant dans la gloire, il inspirait à ses contemporains une vénération sans bornes, et aussitôt après sa mort l'Amérique méridionale demanda à grands cris sa canonisation. Les frais du procès furent votés d'enthousiasme. Mais le culte prématuré rendu au P. Solano tint longtemps suspendues les procédures de l'Église.



Comme l'apôtre des Indes, François Solano était Espagnol et de noble famille. Il naquit en 1549, à Montilla, ville dont son père était gouverneur.

Sa mère l'avait consacré à saint François d'Assise qu'elle honorait d'un culte très tendre. Elle lui donna son nom, et dans l'église paroissiale de Montilla on montre encore les fonts où le saint reçut le baptême.

Jamais il n'en perdit la grâce, et son enfance pleine de promesses, ne fut pas seulement privilégiée, elle fut aussi fort heureuse.

C'est à l'externat du collège des Jésuites, établi à Montilla, que François Solano fit ses études.

Une raison précoce lui donnait un singulier empire sur ses condisciples. Il s'en servait pour rétablir la paix et l'union souvent troublées.

Dès lors, son courage n'était pas médiocre. Un jour, aux environs de la ville, apercevant deux duellistes qui se battaient à l'épée avec une furie sauvage, il courut se jeter entre eux, et au risque d'être sérieusement blessé, les sépara. Son jeune âge, la hardiesse de son élan et la douceur de ses reproches touchèrent ces furieux. Ils se réconcilièrent.

L'Andalousie est le paradis de l'Espagne. François aimait à cultiver cette terre maternelle si riche, si prodigue. C'était son grand délassement.

La beauté des fleurs le ravissait et au lieu de se livrer aux jeux bruyants qui passionnaient ses frères et ses condisciples, il passait ses heures de récréation dans le jardin de son père. Là, tout en travaillant, il priait et chantait.

Sa voix était fort belle. Il avait aussi pour la musique d'admirables dispositions, et bien jeune encore y excella.

Mais — chose rare — dans cette nature de poète et d'artiste, il y avait une énergie et une persévérance extraordinaires. Ses parents le constataient chaque jour avec bonheur ; ils comptaient que ce fils si aimable jetterait un grand éclat sur sa race.

Mais le séraphique François avait pleinement agréé l'offrande de la pieuse mère. De l'enfant commis à sa garde, il allait faire *l'un des chevaliers de sa Table Ronde*.

J'ai dit que la noble famille fondait sur François les plus hautes espérances. Cependant, quand il annonça qu'il voulait être Franciscain, il n'eut pas de résistance à vaincre, pas de reproches à essuyer.

Profondément croyants, ses parents l'approuvèrent de prendre la voie la plus courte pour aller au ciel. Ils s'oublèrent avec une générosité parfaite. L'excès de son sacrifice ne les alarma point. Ils comprenaient que s'il est dur de tout quitter, il est doux de suivre Notre-Seigneur.

En coûta-t-il beaucoup à François pour se rendre à l'appel divin ? On l'ignore. Il n'en a rien dit, mais le foyer paternel lui avait été délicieux. Il avait la naissance, la richesse, les dons qui font l'artiste et le héros. De l'avenir, il pouvait tout attendre, même la gloire.



C'est dans la splendeur de ses vingt ans que François Solano entra au noviciat des Mineurs. Dans l'hymne qui lui est consacré, on chante :

D'idéale beauté, mais plus beau dans son âme,  
Il méprise les joies du monde,  
Pour s'unir tout à Dieu

Mais à cette bienheureuse, à cette glorieuse union un mortel n'arrive pas sans un immense labeur. Pour s'envoler et ne vivre, ne respirer plus qu'en Dieu seul, il ne suffit pas d'avoir

quitté le monde, d'avoir rompu les liens de famille les plus doux, les plus chers.

Avec la verueur de son printemps, François Solano emportait au cloître toutes les fiertés, toutes les violences de son sang espagnol. Mais là, dans l'ombre et le silence, il allait prouver ce que peut une grande âme qui veut déployer et employer toute sa foi et toute sa force.

« Ce n'est pas sans effort, disait Turenne, que la carcasse humaine arrive à n'avoir plus peur de la mort ».

Galoper au-devant des boulets, dans l'entraînement de la bataille, n'est pourtant pas ce qu'il y a de plus difficile. La lutte persévérante contre soi-même est bien plus terrible. Pour triompher de son orgueil, de ses appétits, de ses convoitises, de ses sensualités, de tous ses égoïsmes, il en coûte plus à l'homme que pour affronter mille morts.

Mais le jeune novice avait la vaillance, l'ardeur, la générosité. Il savait que pour se sanctifier, — c'est-à-dire se diviniser — il faut le vouloir pleinement, fortement, non d'une volonté languissante, interrompue, à demi-malade. Il comprenait que la sainteté n'est pas seulement une culture de vie, mais aussi une opération de mort. Et tout ce que Dieu nie et réprouve dans l'humanité déchue, il travailla sans relâche à le détruire.

Comment dire la vigilance, la persévérance de sa lutte contre le MOI si vivant, si vivace. L'humiliation et la pénitence semblaient pour lui pleines d'attraits. À la fleur de l'âge, il en embrasse les pratiques les plus amères, les plus sanglantes, avec cette folie héroïque qui fait le scandale du monde. Pour

dompter son corps, il se roule dans les épines jusqu'à se mettre tout en plaies.

Il voulait conquérir son âme. Il voulait immoler son ardente jeunesse en toute pureté sur l'autel ; il voulait offrir à Dieu un holocauste entier, parfait, et sur son sacrifice ses intenses supplications appelaient sans cesse le feu sacré, force irrésistible de l'Esprit divin.

« Aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, de toute notre force, de toute notre intelligence, de toute notre vigueur, de tout notre effort, de toute notre affection, de toutes nos entrailles, de tous nos désirs, de toute notre volonté, le Seigneur Dieu », disait le Séraphin d'Assise à ses fils.

Ce doux commandement, François Solano voulait l'accomplir, et d'une main inexorable, il retranchait tout ce qui lui semblait entraver en lui la flamme sacrée.

Dans le couvent si pauvre, si austère, où Dieu le moulait, l'ombre ardente de François d'Assise lui prêchait la folie de la croix et l'entraînait à Jésus crucifié. Son cœur se fondait au souvenir de la Passion.

Il eût voulu réparer l'ingratitude des hommes, et par tous les moyens, il s'efforçait de participer aux souffrances du Sauveur.

Sa vie, toute de peines, de veilles, de macérations, épouvantait les plus fervents. Lui restait humble et serein. Chargé de la direction du chœur, il étudia la mélodie avec délices et donna aux offices divins un grand charme.

Dans ses veilles solitaires devant le saint Sacrement, souvent il chantait en s'accompagnant d'une petite lyre. Ce trésor qui



est au cœur des artistes, il aimait à le répandre en secret aux pieds des autels, et — détail charmant — pour ce terrible ascète, la musique fut, partout et toujours, un secours précieux. Il avait besoin de laisser déborder l'allégresse dont son cœur était plein. Ses austérités qui dépassaient les forces humaines, ne l'assombrèrent jamais. Au contraire, la pénitence semblait pour lui une fête mystérieuse. En son âme tendre et puissante, la mortification héroïque faisait jaillir des sources intarissables de joie surnaturelle. Dans l'immolation sanglante, il trouvait l'amour embrasé, l'amour qui béatifie, et toutes les aspirations de son âme se fondaient dans ces mots qui lui étaient habituels : « Que Dieu soit glorifié ».

« L'esprit grandit quand il fait chaud dans l'âme <sup>[2]</sup> ».

La sainteté doit donc faciliter singulièrement l'étude de la théologie. Aussi, avant même d'être prêtre, François Solano était un grand théologien. Chez lui, la science alimentait une foi de plus en plus ravie et la divine passion d'amour.

Après un an de noviciat, il avait prononcé ses vœux, il s'était pour jamais lié à l'abjecte pauvreté. C'est avec une joie sans bornes qu'il avait sacrifié tout ce que le monde aime, recherche, admire. Mais le sacerdoce lui inspirait un saint effroi. C'est seulement à vingt-sept ans qu'il reçut l'honneur divin de la prêtrise. Il célébra sa première messe dans son couvent de Loretto <sup>[3]</sup>, le jour de la fête de saint François d'Assise, et ce jour-là les auges eurent peut-être la joie de voir un mortel les égaler dans l'humilité et dans l'amour.

Malgré sa jeunesse, le P. Solano réalisait dans sa perfection l'idéal séraphique, et sa famille religieuse le considérait déjà

comme la gloire de l'Ordre. On voyait en lui l'un de ces ouvriers puissants qui étendent au loin l'incendie de la charité, le règne de l'éternelle Beauté.

Chargé de former les novices, le P. Solano ne put d'abord se livrer beaucoup à la prédication. L'apostolat était pourtant sa vraie, son unique vocation, et sa parole mit en ébullition les villes où il prêcha.

Plaisirs, affaires, on quittait tout pour entendre le P. Solano. Sa foi emportait les âmes. Son éloquence était de lumière et de feu.

Il n'avait déjà plus cette fleur de beauté et de jeunesse qui charmait autrefois tous les regards. La pénitence où il s'était jeté à corps perdu l'avait prématurément fané, vieilli. Après la mort de son père, quand il obtint d'aller consoler sa mère accablée de douleur, ses anciens serviteurs ne le reconnurent point. Mais sous les traces de la mortification surhumaine rayonnait la splendide beauté intérieure. Tout en lui commandait l'attention, le respect ; et le don des miracles que Dieu lui accorda dès lors ajouta encore au prestige de sa sainteté.

Il fit le premier à Montilla, sa ville natale, en faveur d'un enfant rongé d'horribles et incurables ulcères. On le lui avait présenté pour qu'il lût sur lui un évangile. Le P. Solano fit détacher les bandelettes qui enveloppaient le pauvre petit être... Je n'ose continuer, je n'ose dire ce que la compassion lui inspira. La pensée seule en est insupportable. Mais cet acte incroyable de mortification obtint un miracle. L'enfant recouvra à l'instant une santé parfaite, dit la bulle de canonisation.



Le saint ne devait pas se sacrifier pour les seuls particuliers ; il devait porter le poids écrasant des malheurs publics. En 1583, la peste éclata dans l'Andalousie.

La maladie s'annonçait par des symptômes effrayants, les ravages en étaient aussi rapides qu'affreux, les suites presque toujours mortelles.

C'est dire, hélas ! que très souvent les pestiférés voyaient leurs parents les plus chers les abandonner et s'enfuir épouvantés. La terreur était partout, mais nulle part le fléau ne sévit comme à Montoro.

La ville semblait vouée à la mort et la consternation y était à son comble, quand à force d'instances le P. Solano obtint d'aller assister et servir les mourants.

L'un de ses frères, le P. Bonaventure, voulut partager ses périls, et dans la ville si terriblement frappée grande fut la joie lorsqu'on apprit que *le saint* arrivait.

Les autorités lui remirent immédiatement la direction de l'hôpital des pestiférés, et à la consolation inexprimable de ces infortunés, il prit possession de ces lieux d'horreur et de mort.

Nuit et jour il est auprès des moribonds. Il les soigne, les console, panse leurs horribles plaies, les prépare à mourir. Il prend sur lui les besognes les plus dégoûtantes, les plus périlleuses. Un espoir, une douceur émane de lui.

Rien ne lui coûte, rien ne le fatigue. Toute la pitié semble en lui, mais rien n'altère la paix céleste de son âme.

Son compagnon d'héroïsme mourut de la peste entre ses

bras. Lui-même fut atteint de la contagion et réduit à toute extrémité. Il espérait mourir et ses atroces souffrances n'altéraient pas sa joie. Mais l'heure de la récompense n'était pas venue. « Dieu le guérit, dit la bulle de canonisation, et il reprit son ministère de charité qu'il exerça avec encore plus de zèle jusqu'à la fin de l'épidémie ».

Cet héroïsme avait ému l'Andalousie entière, et partout où le P. Solano passa, en retournant à son couvent, il se produisit un élan irrésistible. On l'acclamait, on le bénissait. C'était à qui l'approcherait de plus près et lui donnerait les marques les plus vives de vénération. La crainte de la contagion n'arrêtait personne. On ne croyait pas que le P. Solano pût la communiquer ; et son retour fut une ovation continuelle.

L'humilité du saint s'en alarmait, et la réception que ses frères lui firent ne fut pas pour calmer ses craintes.

En vain changea-t-il de couvent. Son nom avait retenti dans toute l'Espagne ; la vénération l'accueillait partout, et partout aussi la compassion lui faisait faire des miracles. Ses frères eux-mêmes ne savaient plus dissimuler l'admiration qu'il leur inspirait.

Le P. Solano en souffrait beaucoup. Il voulait continuer sa vie d'immolation, mais à l'abri des vains applaudissements des hommes, et rêvait de solitudes profondes où il pût cacher à jamais ses travaux.

Sa pensée s'arrêta d'abord à la terre d'Afrique. Il écrivit au général de l'Ordre implorant la grâce d'y aller travailler à la conversion des infidèles. Sa demande fut rejetée. La Providence avait sur lui d'autres vues — elle le destinait aux